

# L'éloge de l'ombre

Caroline Jestaz

N°254280 SACD

Caroline Jestaz  
3 Kingston Street  
Cambridge CB1 2NU  
Angleterre  
Tél. : 00.44 (0)1223.523.827  
Portable : 00.44 (0)795.0974.306  
caroline.jestaz@ntlworld.com  
<http://carolinejestaz.yolasite.com>

# 1

À peine l'eut-elle aperçu, debout au milieu des passagers, que Rachel chercha son regard. Plus grand que la moyenne, l'homme avait une façon toute naturelle d'occuper l'espace. Le sac de voyage abandonné à un mètre devant et l'écharpe bleu pâle accrochée au siège derrière lui délimitant son périmètre, sa silhouette mince était arrimée au sol avec la détermination de celui qui ne subit ni l'attente ni les retards et voyage au rythme qu'il a lui-même choisi.

Il était plongé dans la lecture de son journal et n'avait pas vu l'enfant ramper vers lui ni les regards peu discrets que lui jetait sa voisine, une petite blonde d'une quarantaine d'années qui s'était empressée de le photographier avec son téléphone portable. Intriguée par la concentration hors norme de l'inconnu et le geste de sa voisine, Rachel attendait qu'il relève la tête. Or il continuait sa lecture, indifférent à son environnement immédiat. En entendant le soupir exaspéré d'une passagère postée derrière elle qui peinait à lire l'écran affichant les arrivées des vols, elle se déplaça sur le côté et en profita pour parcourir quelques mètres vers l'inconnu dont la silhouette se précisait peu à peu : le complet bleu nuit à la coupe élégante, la barbe poivre et sel de trois jours et les cheveux gris en pétard.

Rachel aurait presque été capable de créer un esclandre pour accrocher son regard qu'il maintenait vissé à son journal. Elle inspecta rapidement le hall de l'aéroport et, pour tromper son attente, se mit à jouer à un jeu qu'elle avait inventé peu de temps après avoir trouvé son premier appareil photo et s'être rendue compte qu'elle n'avait pas assez d'argent de poche pour s'acheter des pellicules. En quelques secondes à peine, et sans utiliser le Nikon suspendu à son épaule, elle repéra plusieurs visages qu'elle cadra et relia les uns aux autres, telle une guirlande imaginaire :

Les yeux verts d'eau sur teint olive de la jeune fille d'environ dix-sept ans, le visage ovale baigné dans la lumière crue des néons, le corps tendu vers le ciel et ses avions.

La bouille si parfaitement ronde et épanouie d'un bébé de dix mois qui ne quitte pas sa mère des yeux, laquelle absorbée par son carnet de sudoku a oublié la présence de son enfant.

La fausse assurance de la femme postée derrière le bébé, sa poitrine en étalage, prête à tout pour un regard qui confirme son existence et justifie les efforts quotidiens devant le miroir ainsi que les fortunes dépensées en crèmes et maquillages divers.

Le visage fermé d'un homme d'une soixantaine d'années dont les lèvres bougent sans cesse, tandis qu'il couvre en long et en large la même distance située entre une rangée de sièges et la baie vitrée quelques mètres plus loin. Avec une précision qui le remplit de fierté, il récite un passage du roman dont il a démarré la lecture la

veille et en a oublié les retrouvailles, retardées par une tempête de neige, avec sa fille qu'il n'a pas vue depuis près de deux ans.

La grimace nerveuse de la jeune femme, sur sa gauche, qui s'accompagne de coups d'œil subreptices vers un garçon d'une dizaine d'années, assis par terre à un mètre de là et qui attaque un paquet de biscuits au chocolat. La sensation de faim qu'elle ressent, qui n'en est pas une, cache une irritation profonde à l'égard du vieil homme qui marmonne dans sa barbe, laquelle cache la peur viscérale que l'avion transportant ses retraités de parents n'explose en plein vol, au-dessus de l'aéroport d'Orly, qui cache la peur bien plus viscérale et plus brûlante encore, d'avoir à leur annoncer que le divorce se profile à l'horizon et qu'elle n'a pas d'argent.

Le sourire sarcastique du jeune homme blond, devant les tics de sa voisine près de lui, qui disparaît lorsqu'il aperçoit à l'autre bout de la salle les yeux vert d'eau et seins petits et gonflés sous le tee-shirt ample. La jeune fille est bien trop jeune pour lui. Cependant, il se prend à rêver d'une caresse, un frôlement sur la peau veloutée, les yeux vert d'eau s'agrandissant de surprise.

Rachel avait bouclé sa guirlande de visages en un rien de temps, revenant à l'inconnu qui continuait sa lecture. Le siège juste à côté de lui venait de se libérer. Elle se précipita vers la place libre, empêchant le jeune homme blond de s'asseoir, lequel, galant, lui sourit et s'adossa au pilier juste à côté.

Elle était arrivée en avance à l'aéroport, la tête engourdie par les quatre coupes de champagne avalées coup sur coup lors d'un vernissage prétentieux. Les yeux rivés à l'écran annonçant le retard du vol en provenance de Genève, elle avait eu la nausée. Elle se refusait à passer les trois heures suivantes à boire une série de cafés au goût de lavasse, à feuilleter des magazines qu'elle ne comptait pas acheter et à vérifier à intervalles réguliers que le vol ne serait pas davantage retardé. Elle avait décidé de rentrer chez elle, détaillant aussitôt les étapes qui allaient suivre : la queue à la station de taxis, le trajet silencieux, l'estomac noué, les vêtements abandonnés çà et là entre sa porte d'entrée et la chambre à coucher, le téléphone débranché d'un geste rageur, la couette moelleuse qui l'enveloppe, la réchauffe et l'isole enfin du monde extérieur. S'éloignant enfin de l'écran qui affichait les arrivées des vols, Rachel s'était dirigée d'un pas décidé vers les portes vitrées du hall qui menaient à la station de taxi. Il avait fallu une simple rotation de la tête, un coup d'œil machinal sur sa droite, vers l'inconnu, pour qu'elle s'arrête net et change d'avis.

Maintenant qu'elle était installée non loin de lui, entre un adolescent coiffé d'un bonnet de laine gris orné d'une tête de mort et une jeune femme en après-ski et jogging roses, Rachel se félicitait de ne pas être partie, de ne pas avoir fait preuve de lâcheté. En réalité, elle avait déjà oublié Tarquin Tornero, son ami depuis près de deux ans parti en colloque en Suisse huit jours plus tôt et qu'elle comptait quitter ce soir-là.

Enfin, mais brièvement, l'inconnu releva la tête. Il ne vit pas Rachel dont le sourire s'évanouit aussi vite qu'il avait été esquissé. Elle avait vu le même regard chez sa

tante au corps ravagé par le cancer : d'un bleu magnifique, limpide, mais usé. Deux prunelles trouant un visage pâle, émacié, qui trahissaient la lassitude de celui qui avait cessé de lutter.

La seconde suivante, il perdit l'équilibre. Rachel se précipita vers lui et le retint de justesse. Elle se retourna vers le siège le plus proche et, d'un signe de la tête, indiqua à l'homme qui y était installé de venir l'aider. Ensemble, ils assirent l'inconnu qui reprenait peu à peu ses esprits.

- Buvez, lui ordonna Rachel, tout en posant une bouteille d'eau sur ses genoux.

Les yeux toujours fermés, l'homme dévissa le bouchon, porta la bouteille à sa bouche et but l'eau à petite gorgées.

- Encore un peu.

Il rouvrit enfin les yeux et la dévisagea.

- Vous avez de bons réflexes, murmura-t-il au bout de quelques secondes.
- Pas tant que cela. Je vous observais depuis un moment.
- Vraiment ?
- Vous avez un visage intéressant.
- C'est bien la première fois qu'on me le dit.
- Cela m'étonnerait.
- Vous êtes drôlement costaud pour...
- ... une femme ?
- Oui. Et bien trop élégante pour un aéroport.

Elle portait un béret en mohair noir pailleté posé de travers sur sa chevelure rousse, une robe de soie noire sous un manteau redingote noir avec des escarpins à talons hauts, savant mélange de rubans noirs satinés qui se croisaient et décroisaient pour finir par se nouer derrière ses genoux.

- Je sors d'un vernissage.
- Réussi ?
- Non.
- Vous attendez quelqu'un ?

Rachel hocha la tête. Il avait l'air déçu.

- Son avion a trois heures de retard. En attendant, je m'occupe en rattrapant les échelas en perte d'équilibre...
- ... sans pour autant appeler un médecin, ce dont je vous suis reconnaissant.
- J'imagine que vous en avez déjà vu un ?

Le regard bleu délavé était impénétrable. Ne sachant qu'ajouter, Rachel se tourna machinalement vers les écrans pourtant illisibles de là où elle se tenait, révélant le Nikon qu'elle portait en bandoulière sur son épaule gauche.

- Vous êtes photographe ?

L'inconnu la dévisageait, étonné.

- Je n'en vis pas en ce moment. Un jour, peut-être.  
- Vous l'avez toujours sur vous ?

Il pointait du doigt son appareil photo.

- Cela dépend...

Rachel hésitait.

- De quoi ?

En guise de réponse, elle brandit l'appareil, enleva le capuchon, cadra son interlocuteur et appuya sur le déclencheur. Dans le terminal B de l'aéroport d'Orly Sud, à 20h33 le 10 janvier 2008, Rachel Weber venait de prendre un des rares clichés de Nicolas Launay. Elle avait entendu parler de lui à maintes reprises, mais ne l'avait pas reconnu. Elle aurait été incapable d'associer le visage vulnérable et déstabilisé qu'elle venait d'immortaliser à celui qui avait fait la une de tant de journaux lors des vingt années précédentes.

- Pourquoi avez-vous pris ma photo ?  
- Je réponds à votre question ! répondit-elle, dissimulant son émotion par un sourire moqueur. Vous vouliez savoir pourquoi je me promène avec mon appareil photo en guise d'accessoire de tenue de soirée. Et voilà !

Il ne put s'empêcher de lui sourire à son tour.

- Je me suis mêlé de ce qui ne me regardait pas, je vous prie de m'excuser.  
- Moi aussi. Et je ne vous ai même pas demandé l'autorisation de vous photographier.  
- Vous l'avez.  
- Merci.  
- Ce n'est pas la peine de me remercier. Cela me plaît que vous gardiez un souvenir de notre rencontre.

Son visage s'était rembruni.

- Dans le fond, une photographie raconte toujours une histoire. Il se pourrait bien que la mienne vous raconte celle d'une vie vécue pleinement sans avoir vraiment été vécue.

- Je ne vous suis pas.
- C'est sans importance. Avez-vous une carte de visite ?
- Vous avez besoin d'un photographe ?
- Pas exactement.
- Serait-ce, par hasard, une façon détournée de prendre mes coordonnées ?
- J'aurais vingt ans de moins, je vous aurais déjà invitée à dîner, soyez en sûre !  
Non, c'est juste au cas où.

Malgré le sourire charmeur, son entrain était forcé, la boutade sonnait faux.

- C'est d'accord, fit Rachel en lui tendant sa carte de visite. Mais vous ne m'avez pas expliqué...
- ... comment il est possible de vivre pleinement sans avoir vécu? Je laisse cela à votre imagination. Vous n'avez pas l'air d'en manquer...

Il jeta un coup d'œil rapide à sa montre, attrapa son sac de voyage qui traînait sur le sol et y rangea la bouteille d'eau, la carte de visite et l'écharpe qu'il fit glisser du siège.

- Je vais devoir vous quitter. J'ai un avion à prendre.
- Bien sûr.

Il se retourna une dernière fois dans sa direction, la chercha du regard, esquissa une amorce de sourire, puis se dirigea vers l'escalator qui menait aux portes d'embarquement. Déçue, Rachel le regarda s'éloigner, le dos légèrement vouté, sa main droite agrippant le sac. Elle devina l'effort qu'il lui fallait fournir pour marcher à un rythme normal, pour monter les marches de l'escalator au lieu de se laisser porter. Une fois arrivé au premier étage, il souffla et s'épongea le front. Il se redressa bien vite, réajusta sa veste et tourna sur sa gauche avant de disparaître enfin de son champ de vision.